

Extrait du journal intime d'Henriette

Avant que nous ne partions pour ce long voyage, je n'avais jamais pris de bateau. Je n'avais même jamais vu de bateau. Nous habitons dans un petit village à la montagne en Valais et comme nous étions plutôt pauvres – peut-être même pauvres tout court étant donné que nous ne mangions pas tous les jours – nous n'avions jamais quitté notre région. Je voyais bien que notre situation était très difficile : on allumait rarement les chandelles, les tranches de pain étaient comptées et soigneusement coupées afin que tous en reçoivent un peu, le poêle n'était pas souvent alimenté même en plein hiver et nos habits étaient tous troués et rapiécés de partout. Nous n'étions pourtant pas paresseux et tout le monde dans notre famille travaillait dur, y compris les enfants. Ce n'est pas facile de faire pousser du seigle sur les pentes raides, de marcher tous les matins plusieurs heures sous un soleil brûlant pour garder des vaches en haut de l'alpage. Malgré beaucoup d'efforts, nous avions à peine de quoi manger. Souvent, j'entendais ma mère pleurer le soir. Elle s'inquiétait de notre avenir et ne voulait pas devoir abandonner ses enfants, en devenant trop pauvre pour pouvoir s'en occuper.

Quand nos parents nous ont annoncé que nous allions partir – partir très loin – mon frère Paul et moi n'avons rien dit, car nous n'avons pas l'habitude de discuter les décisions prises par les adultes. Nous avons pourtant très peur et le soir, avant de nous endormir, nous restions longtemps à parler, à essayer d'imaginer, à nous poser des questions auxquelles aucun de nous deux ne pouvait répondre.

Si nous avions su ce qui nous attendait ! Cet interminable voyage, ce monde inconnu ! Comme nous aurions été désespérés ! Nous avons pris un train – une première pour moi ! – pour Bordeaux ; c'est une ville en France près de l'océan. Tout était

déjà étrange, à commencer par le nom des gens : le soir, un monsieur, que tout le monde nomme « acrobate » sautait d'un toit à l'autre pour allumer les lumières du wagon et une dame, appelée « hirondelle » vendait divers objets durant le trajet, que nous n'avons pourtant jamais pu nous offrir. Bordeaux est une grande ville et j'avais très peur de sortir ; chez nous, nous connaissions toutes les personnes qui habitaient notre village. Mais le pire était à venir...

La traversée en bateau a été très pénible : il ne nous restait presque plus de nourriture et nous étions entassés dans des cabines sans air. Je n'arrivais pas à dormir au milieu de tous ces gens et beaucoup avaient le mal de mer. Comme je ne sais pas nager, j'avais très peur de couler. Le temps passait lentement et nous pensions parfois ne jamais arriver.

Pourtant, un matin, nous avons vu la terre ferme. Buenos Aires ! Tout le monde a crié de joie sur le bateau et c'est un moment que je n'oublierai jamais. Cette allégresse a pourtant été de courte durée : à notre arrivée, nous avons appris que le prix des terres avait augmenté et que nos économies ne suffisaient pas. Nous sommes maintenant installés dans un conventillo et attendons de pouvoir partir à la campagne. Pour moi, c'était assez difficile d'apprendre une nouvelle langue mais maintenant, grâce aux nombreux enfants qui vivent ici, ça va beaucoup mieux (j'en ai même appris deux !) Près de chez nous, il y a une grande communauté italienne qui habite près du port. Chez eux, les Tanos, tout est gai, car ils ont utilisé la peinture des bateaux pour colorer leur quartier. J'espère pourtant que nous pourrons vite partir d'ici et commencer à travailler dans notre ferme... j'en rêve mais je suis inquiète, car j'entends à nouveau souvent ma mère pleurer le soir, doucement dans le lit d'à côté.

Henriette

Le 8 mai 1859